

Les médecins

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **50 (1970)**

Heft 4: **Les Suisses en France**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MÉDECINS

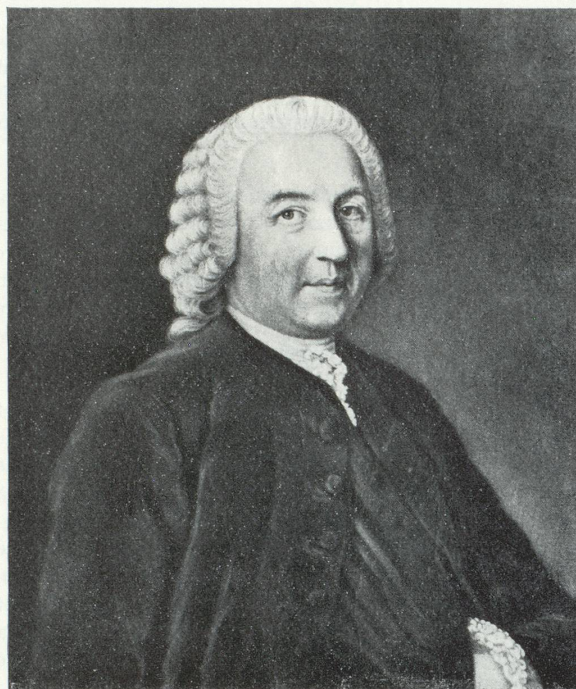
Médecins de l'âme et médecins du corps, tels furent ceux qui les premiers vinrent, du territoire qui forme aujourd'hui la Confédération suisse, en France, au Moyen Âge, et y participèrent à la propagation de la foi et de la science. Lorsque le grand historien, et ministre du Roi, Louis-Philippe François Guizot traduisit et fit connaître à un public étendu les Chroniques de Frédégaire, il révéla que la première Reine de France, Clotilde, était venue de Genève où sa sœur avait fondé le monastère de Saint-Victor non loin de cette ville. Sainte Clotilde avait converti son époux Clovis au Christianisme, ce qui engagea les évêques de nombreuses provinces du nord à se rattacher à son Royaume qui forma la France.

Parmi les plus anciens médecins connus venus de notre territoire en France, on trouve le nom de Guillaume Mercier, dit de Lausanne, qui était en réalité originaire de Fribourg. Il fut professeur de médecine à l'Université de Paris de 1331 à 1339 en tous cas et, d'autre part, chanoine de Sens. Cet enseignement de Guillaume Mercier est d'autant plus remarquable qu'à cette époque la Sorbonne ne comptait guère comme professeurs étrangers que des théologiens tels ce Pierre Tartaret, originaire de Romont, qui devint régent de la Faculté de théologie de Paris et dont Rabelais s'est moqué au Livre VII de son « Pantagruel ».

Par leur contact étroit avec la nature que les médecins parisiens avaient de la peine à conserver, ainsi que par leurs observations très minutieuses et patientes dans les milieux aisés qui ont produit des générations de savants naturalistes, les Charles Bonnet, H. B. de Saussure et A. P. de Candolle, certains docteurs de Genève et de toute la Suisse s'étaient acquis une renommée qui les fit appeler en France comme dans d'autres grands pays. Deux d'entre eux, Philibert Sarasin né à Genève en 1577 qui pratiquait la médecine, à Lyon surtout, et son frère Jacques, furent l'un médecin du Roi de France et l'autre représentant de Genève auprès des ministres du Roi.

A la même époque, un médecin très recherché par de nombreux clients et contesté par les grandes autorités de la Faculté de médecine de Paris, Théodore Turquet de Mayerne, fit beaucoup parler de lui. Les plus grands peintres de son temps firent son portrait entouré des attributs mythologiques de la médecine, la main posée sur un crâne. Le Roi Henri IV voulut le nommer premier médecin du Roi et appréciait sa pharmacopée rénovée. Nous avons dit ailleurs le rôle qu'il a joué comme chimiste.

Au XVIII^e siècle, le médecin genevois Théodore Tronchin opéra des miracles dans la famille Royale à Versailles en introduisant l'inoculation qui précéda la vaccine dans la lutte contre la petite vérole. Tronchin préconisa d'autre



Le Docteur Théodore Tronchin

part une hygiène naturelle alors totalement négligée dans les capitales. Les dames de la Cour que n'atteignaient plus le soleil et le grand air étaient atteintes de dépressions et de vapeurs. Il leur recommanda des promenades à la campagne loin des salons surchauffés et des alcôves, et des jupes courtes au lieu des robes à paniers.

Plus près de nous de nombreux spécialistes pratiquèrent avec succès la médecine à Paris. Les ophtalmologistes y occupèrent une place de choix. Aux côtés de Morax et de Landolt, Henri Dor a laissé un souvenir durable. Né à Vevey en 1835, Dor se fixa à Lyon à l'âge de 40 ans. Il y fut le fondateur de la « Revue générale d'ophtalmologie » pour toute la France et l'un des fondateurs de la Société française d'ophtalmologie.

L'un des plus célèbres élèves de Pasteur dans la lutte contre les bacilles, à Paris comme dans les colonies françaises d'alors, fut le D^r Alexandre Yersin, né à Lavaux près d'Aubonne en Suisse. Médecin chargé de mission par le gouvernement de l'Indochine en 1894, il découvrit la même année le bacille de la peste et permit ainsi d'attaquer la terrible maladie à sa racine.

Théodore Turquet de Mayerne

1573-1655

Théodore Turquet de Mayerne, baron d'Aubonne depuis 1621, serait né, selon J. Brown, l'éditeur de ses *Opera omnia medica*, à Mayerne, maison de campagne que son père avait acquise proche de Genève, en l'année 1572. C'est une erreur qui a déjà été relevée. Il vint au monde le 28 septembre 1573, et fut présenté au baptême par *Théodore de Bèze*. Après avoir achevé ses humanités à Genève, il alla suivre les cours de l'académie de Heidelberg et, s'étant décidé pour la médecine, il se rendit à Montpellier, où il prit le grade de docteur, en 1597. Il vint ensuite à Paris et obtint dès lors, dit-on, à la recommandation de Ribbit, premier médecin de Henri IV, une charge de médecin du roi. Ce qui est plus certain, c'est qu'en 1600, il accompagna le duc de *Rohan* dans ses voyages en Allemagne et en Italie. A son retour à Paris, en 1602, il ouvrit un cours public de médecine et de chirurgie. La Faculté vit avec indignation cette atteinte portée à ses privilèges; mais ce qui mit le comble à son irritation, c'est que le jeune médecin osa faire usage dans sa pratique de préparations chimiques. Il est bien vrai que dans son traitement il se contentait d'employer en général des remèdes végétaux et la diète, et qu'il n'avait recours aux minéraux que dans les cas extrêmes; mais les Galénistes exclusifs n'en obtinrent pas moins contre lui un décret injurieux qui l'exclut des assemblées de ses confrères. Mayerne s'en rit: il cessa de professer, mais il continua sa pratique comme auparavant, et il y eut même quelques médecins,

dit avec dépit Guy Patin, « qui virent des malades avec lui ». Il se fit une si grande réputation qu'à la mort de Du Laurens, Henri IV, au rapport de l'Estoile, l'aurait nommé son premier médecin, s'il n'avait pas été de la Religion.

Mayerne a eu beaucoup d'ennemis. On lui a reproché, par exemple, bien des choses dont, à notre avis, il est fort innocent. Guy Patin, entre autres, l'accuse d'avoir poussé l'avarice jusqu'à laisser mourir de faim ses enfants. Il est certain pourtant que Mayerne ne chercha jamais à tirer profit de ses découvertes, et cependant il en fit d'importantes; car il n'était pas seulement un médecin renommé, il était encore un habile chimiste. C'est lui qui a découvert la belle couleur pourpre nécessaire pour les carnations dans la peinture sur émail, et trouvé une préparation du cuivre plus propre à l'application de ce métal sur l'émail, perfectionnements si importants qu'on peut le regarder jusqu'à un certain point comme le créateur de ce genre de peinture. Dans la médecine, il n'a pas rendu de moindres services. Il est l'inventeur d'une eau cordiale et, pendant 50 ans, il a consacré des sommes considérables à des expériences sur les vertus des médicaments. Ce sont assurément là des traits qui n'annoncent pas un cœur desséché par l'amour de l'or. Ajoutons que sur son lit de mort même, il se souvint des pauvres de sa ville natale, et qu'il fit à l'hôpital de Genève un legs de 200 livres sterling.

Henri Dor ⁽¹⁾

1835-1912

Henri Dor naquit à Vevey, le 4 octobre 1835.

Son arrière-grand-père s'était établi, en 1777, à Lausanne, où il acquit la nationalité suisse. Henri Dor devait rentrer en France, à Lyon, en 1876.

Henri Dor fit ses classes à Vevey, puis ses études médicales à l'Université de Zurich. Suivant les conseils de son maître, le Dr de Muralt, il se rendit à Vienne, chez de Jaeger, pour étudier les affections oculaires, puis à Londres, chez Bowman, à Edinburgh, chez Mackensie. Mais c'est à Berlin qu'il est séduit par l'enseignement de de Graefe, dont le génie renouvelait l'ophtalmologie. En outre, Helmholtz vient de découvrir son merveilleux instrument, l'ophtalmoscope, car l'essor considérable de l'ophtalmologie le captive.

Assistant de de Graefe, le grand maître de la glorieuse époque de l'oculistique, il peut coudoyer von Zehender, Liebreich, Schweigger, Mooren, Horner, Pagenstecher, Saemisch, Leber. Il participe ainsi à la fondation de la Société ophtalmologique d'Heidelberg, en 1863.

Au mois de mai 1860, il vient se fixer à Vevey où il se consacra à l'oculistique et, en 1867, muni d'un bagage scientifique considérable, il est nommé à l'Université de Berne en remplacement de von Zehender. Il obtient que la chaire d'ophtalmologie devienne une chaire clinique. Son service, composé primitivement de vingt lits, devait plus tard s'agrandir et se transformer avec ses successeurs Pflüger et Siegrist. La Faculté le choisissait comme Doyen en 1872 et, deux ans plus tard, il était nommé Recteur de l'Université de Berne. N'est-ce pas à cette époque, qu'honorant non seulement sa patrie d'origine, mais aussi sa future patrie d'adoption, il est nommé directeur de la deuxième ambulance organisée à Berne pour soigner, aux heures sombres de 1870-1871, les soldats de l'armée de Bourbaki.

En 1876, il quitta définitivement sa terre natale, il suit les eaux de sa petite mer bleue et se fixe à Lyon, à la Boucle, se tournant ainsi vers les horizons de lumière et dominant le Rhône. Il organisa alors une clinique particulière où il lui a plu de donner des soins gratuits à des milliers d'ophtalmiques.

(1) Par le Professeur Rollet. Extrait de la *Revue générale d'Ophtalmologie*, 30 novembre 1912.

En 1882, ils ont l'idée, avec son ami Meyer, d'utiliser leurs connaissances des langues étrangères pour fonder la *Revue générale d'ophtalmologie* et de suivre le développement de la spécialité dans le monde entier. Dor fut aussi un des fondateurs, en 1883, de la Société française d'ophtalmologie et son activité inlassable lui permit de suivre les réunions de la plupart des Congrès internationaux de médecine.

Grâce à une vaste expérience clinique, il a pu fouiller tous les chapitres de l'ophtalmologie. J'ai à citer ses travaux sur l'historique des maladies du cristallin, la vision chromatique, l'ophtalmotonométrie, le traitement du décollement rétinien. Son attraction vers les choses nouvelles, un des points saillants de son caractère, l'avait amené récemment à prôner l'extraction du cristallin dans la capsule. Il n'a pas publié de copieux volumes, mais les traces écrites de la place qu'il a occupé en ophtalmologie persistent spécialement en de brèves et judicieuses analyses insérées pendant trente et un ans dans la *Revue générale d'ophtalmologie*. Elles constituent un ensemble fort important de précieux documents. Aussi nombre de Sociétés étrangères ont tenu à se l'attacher : Sociétés Médicales de Stockholm, d'Upsal, de Lund, d'Helsingfors, Société des Sciences physiques de Genève, Académie de Turin.

Dor était plus qu'un spécialiste. Il recherchait en tout et partout le vrai, le beau et le bien et la tournure de son esprit l'orientait vers toutes les idées neuves ou les découvertes récentes. La musique et surtout la peinture, les arts, le captivaient. A côté de ce polyglotte, car il parlait et lisait douze langues, on retrouvait un lettré dont les prédilections s'étendaient non moins aux choses de la nature : il était chrysanthémiste, membre du Club alpin.

Il prenait une part active aux travaux des nombreuses Sociétés qu'il fréquentait assidûment. Toujours affable dans les discussions, si une opinion émise heurtait trop directement la sienne, il se contentait de le murmurer à son voisin.

Dor était ce qu'il paraissait, essentiellement bon et généreux, d'une impeccable droiture. Ceux qui l'ont approché savent quel charme il dégageait par la cordialité de ses amitiés et l'abondance de ses souvenirs. Sa carrière tout entière témoigne d'une admirable activité et, jusqu'au couchant de sa vie, il a montré la nécessité du travail.